



# CULTURE

## Le métissage comme idéal

Après Émilie de Turckheim et Virginie Despentes, Marie Darrieussecq s'empare à son tour du thème des migrants pour nous expliquer qu'il est temps de céder la place aux déshérités et de se fondre en eux.

Par Olivier Maulin

Rose Goyenette, psychologue de profession, est à un moment charnière de sa vie. Son couple va mal, son mari boit, elle se prépare à déménager dans son Sud-Ouest natal et ses enfants la fatiguent. Pour prendre de la distance et réfléchir à sa situation, elle a écouté les conseils de sa mère et s'est offert dix jours de croisière en Méditerranée, seule avec son fils et sa fille. Or, un soir, elle entend de l'agitation sur le pont et va voir ce qui se passe: le paquebot vient de croiser un petit chalutier en détresse, « *entièrement couvert de gens, y compris sur le toit de la cabine, amassés, serrés, criant tous la même chose* », et le capitaine procède au sauvetage de 150 migrants. Elle croise le regard de l'un des rescapés, Younès, un jeune Nigérien timide, gentil et poli, dont le téléphone a pris l'eau. Ni une, ni deux, elle retourne à sa cabine, chipe le téléphone de son fils endormi et le donne au jeune homme. « *Le contact de leurs mains produit le petit claquement électrique qu'elle attendait.* » Elle sera dès lors en communication régulière avec lui. Lorsqu'elle apprendra, quelques semaines plus tard, qu'il s'est blessé à Calais, elle traversera la France pour le ramener chez elle, au Pays basque, et le soigner.

Telle est l'intrigue de *la Mer à l'envers*, le dernier roman de Marie Dar-

rieussecq dont on peut d'ores et déjà parier qu'il fera soupirer d'aise tout ce que le pays compte de bien-pensants. Le magazine *les Inrocks* a du reste déjà salué « *un texte émouvant, humain, souvent drôle* ». Un gentil migrant aidé par une quadragénaire faisant preuve d'un "héroïsme" sans éclat; des bons sentiments à la pelle sur fond de décrochage de la classe moyenne et de montée des populismes: nul doute que ce texte sera lu comme un manifeste par ceux qui, comme l'auteur, sont favorables à l'immigration massive et estiment que les frontières (ou ce qu'il en reste) sont un scandale.

Pour Marie Darrieussecq, l'avenir est en effet tracé. « *L'humain du futur sera beige foncé avec des cheveux bruns* », prédisait-elle en 2013 dans une Tribune donnée au *Monde*. « *La France, le monde se métisseront* », ajoutait-elle, avant de réclamer de « *faciliter* » les déplacements de population, et de dédier son prix Médicis (pour *Il faut beaucoup aimer les hommes*, une histoire d'amour entre un Noir et une Blanche) à Christiane Taubira attaquée par *Minute*.

Le métissage! C'est l'obsession suprême de Marie Darrieussecq, l'alpha et l'oméga de sa vision du monde, son unique horizon. Lorsqu'il survient, le métissage d'un homme et d'une femme n'est évidemment pas un problème. Mais cette supériorité morale

POUR MARIE  
DARRIEUSSECQ,  
"LA FRANCE,  
LE MONDE,  
SE MÉTIS-  
SERONT"  
ET "L'HUMAIN  
DU FUTUR  
SERA BEIGE  
FONCÉ  
AVEC DES  
CHEVEUX  
BRUNS".



**Marie Darrieussecq. La romancière met en scène une psychologue quadragénaire qui vient en aide à un jeune migrant nigérien.**

qui lui est conférée a quelque chose d'effrayant qui rappelle paradoxalement l'injonction à la pureté raciale de naguère, dont il n'est que le sinistre miroir inversé. Pourquoi ne pas tout simplement fiche la paix aux gens?

### **Une mission quasi sacrée de nous laver de nos péchés**

Les nigauds qui imagineraient des raisons humanitaires à l'accueil des immigrants en seraient pour leurs frais. Ces derniers ont dans l'esprit de Darrieussecq et de ses commères une mission quasi sacrée qui est de nous laver de nos péchés, de nous faire expier notre histoire et notre domination passée; en bref, de nous régénérer. Comme chez Virginie Despentes, les migrants de Darrieussecq sont beaux, sains, innocents, polis, gentils, etc., et ces deux écrivains seraient évidemment très étonnées si on leur annonçait qu'elles ne font somme toute que reproduire les vieux clichés coloniaux du "bon sauvage".

Dans le dernier livre d'Émilie de Turckheim, *le Prince à la petite tasse* (Calmann-Lévy), mettant en scène, là encore, un migrant, celui-ci buvait même son thé en levant le petit doigt! La réalité est, hélas, parfois différente et peut-être nous passera-t-on cette anecdote personnelle: alors que nous lisions *la Mer à l'envers* dans une piscine découverte d'une petite ville des Alpes du Sud en plein mois d'août, une bande de jeunes gens débarqua soudain, qui se comporta fort mal. L'un d'eux, prenant plaisir à "faire la bombe" pour éclabousser des filles en train de bronzer, avant de les entreprendre lourdement, se fit interpellé à plusieurs reprises par un de ses camarades qui le nomma... Younés.

Comme ceux de Despentes et de Turckheim, les "migrants" de l'écrivain basque sont sympas. Mais l'huma-

PRESSE/CHARLES FRÉGER/POL



PLANET PIX/ZUMA-REA

nité occidentale qui grouille dans son roman, elle, est vieille et avilie, alcoolique et en fin de course: ce sont les sexagénaires indignes de la croisière qui braillent en se gavant de pizzas et de frites, et titubent d'avoir trop bu. C'est son adolescent de fils qui ne quitte pas son écran et sa petite sœur multiallergique, couverte d'eczéma, qui marque « *la fin d'une humanité malade, intoxiquée, coupable, se pressant vers sa toussotante extinction* ». Une

humanité coupable en voie d'extinction! Tout est dit. L'Occidental a fait son temps, nous dit l'auteur. Au suivant.

### **Des enfants gâtés qui n'ont pas conscience de leur situation**

Un peu plus subtile que Despentès, Darrieusecq est aussi plus radicale que sa consœur. Rien ne l'arrête, pas même l'amour que l'on porte théoriquement en priorité à ses enfants, et qu'elle déconstruit allégrement. Ceux de Rose



## Des migrants débarquent à Malaga. La tragédie des naufrages en Méditerranée sert de point de départ au roman.

sont des enfants gâtés qui n'ont pas conscience de leur situation « *quand on pense à toutes les petites filles qui n'ont pas la chance d'être scolarisées* ». Ils ont tout mais pleurnichent sans cesse et sont obsédés par les biens matériels. Rose se prend d'une affection maternelle ambiguë pour Younès, qu'elle finit par comparer à son propre fils, un « *patachon* » quand l'autre est un « *aventurier* » qu'il faut aider, même au détriment des siens. « *Les vrais héros agissent en faisant fi de leurs enfants* », nous dit posément l'auteur pour qui la seule vérité est cette « *logique absolue à mieux partager la planète* ».

Reste l'aspect scabreux de cette affaire, qui plane lamentablement sur la plupart de ces histoires pseudo-humanitaires. Le sentiment de Rose pour Younès est certes "maternel"; il n'empêche que la quadragénaire se sent « *comme une vieille blanche qui aurait fantasmé sur un jeune noir* ». Ce fantasme, à l'évidence, est très présent chez de nombreuses militantes entre deux âges, souvent vilaines, qui se prennent de passion pour l'action humanitaire auprès des migrants. Il y a deux ans, le quotidien britannique *The Independent* révélait que des femmes volontaires profitaient de leur position pour avoir des rapports sexuels avec les "réfugiés" de la "jungle" de Calais, information confirmée par les différentes ONG œuvrant sur place, que ne s'empresèrent pourtant pas de reprendre les journaux français. Ces femmes, ayant domestiqué l'homme occidental, rêveraient-elles d'une virilité fantasmée et de frissons sauvages? Il n'est peut-être pas si loin, décidément, le temps des colonies... ●



"La Mer à l'envers",  
de Marie Darrieussecq,  
P.O.L., 256 pages,  
18,50 €.